

Le temps

J'suis un paysan sans histoire, un matériel d'avant-guerre, né le 15 mars 1930 « à la ferme », dans une petite commune de la Hague, au bout de la terre d'Auderville.

Je m'appelle Paul Bedel.

Jeune sacristain, quand je sonnais le trépas, je souriais sans penser à mon dernier moment. Je tirais à bras, ça tirait dur. C'est long, quand t'es seul pendu au bout d'une corde ! Pauvre Gusto ! Le corps suivait, je rendais hommage à ma manière au bonhomme ou à la bonne femme s'envolant pour le paradis. Ça pouvait durer jusqu'à une demi-heure,

suivant le niveau social de la personne morte.

Ça et le travail de la terre, ça m'a fait les muscles et les os. Maintenant qu'on est au tout-électrique, j'actionne trois manettes et j'annonce. Chacun dorénavant a le droit au même temps de cloches. Notre campanile en possède deux. C'est pas plus mal, le même temps pour tous, puisque, dans le cimetière, t'es plutôt dans le bas niveau pour tout le monde.

À vrai dire, aujourd'hui je gagne quelques minutes sur ma retraite de paysan, car je suis très occupé. Mes heures sont comptées de par tous les bouts de par où je me trouve, dans mes activités comme dans ma vieillesse.

Trois tours de chaque bitoniau, et les cloches sonnent seules. J'écoute si elles démarrent, elles carillonnent faux parfois. Puis je referme la sacristie, je glisse la clé dans mon paletot, je me signe à genoux.

Dehors, je prends un coup de *vouêtie* (vent frais), je replace ma gapette sur mes oreilles. Mes pas crissent sur le gravier blanc du cimetière. Je me dépêche, brimbalant ma silhouette crochue d'avoir trop porté sur mon dos.

Je déboule dans ma rue.

Un petit regard vers la mer, une bonne brise court sur l'eau.

Un petit coup d'œil sur ma girouette en forme de vache sur mon étable, je hume l'air à la manière de mes ancêtres,

de l'homme qui sait parce qu'il a regardé. Les vents n'ont pas changé.

Un bonjour pincé à une *vaésaine* (voisine) qui promène son pulvérisateur, son chien. Il pisse sur notre bel hortensia dont maintenant les feuilles ont cuit. Heureusement elle ne vient que le week-end ! En semaine, la pauvre plante tente de reprendre le dessus.

Je rentre à la maison, le téléphone sonne déjà ! Un des paroissiens m'appelle pour me demander :

— Paul, c'est qui qu'est mort ?

Invariablement je réponds :

— Ben c'est pas moi !

Actuellement, cette petite blague me donne encore bien du plaisir, t'as pas idée. Si tu réponds au téléphone encore haletant d'avoir galopé jusqu'à l'église,

tu te dis que t'es encore vivant. Et l'autre, au bout du fil, te rouspète :

— Veux-tu être sérieux, Paul ! J'sais que c'est pas toi qu'es mort puisque tu me réponds, bougre d'*innochent* !

Certain que dans la vie vaut mieux être un nigaud vivant qu'un nigaud mort ! Seulement dans les autres communes, Paul sonne pas le trépas.

Parfois je reçois des coups de fil peu réjouissants. La roue tourne pour les êtres aimés.

Pour moi qui arrive à échéance, ce sera un autre jour.

Aimer

Début 2008, un jour de brume, de beau temps quand même, le téléphone a sonné à Auderville. Je tenais le combiné du bout des doigts, car je venais de rentrer des patates pour le souper et la terre me collait aux mains. J'ai écouté tranquillement puis j'ai raccroché en précisant :

— Je viendrai demain.

Le lendemain j'ai pris ma voiture, j'ai prévenu mes sœurs de mon absence pour la journée. Comme toujours, Marie-Jeanne, la cadette, m'a préparé mes patchs pour le cœur, mes bonbons à sucer au réglisse et des madeleines. Elle m'a demandé, l'air inquiet, en me voyant faire grise mine :

— Où qu'tu vas ?

— J'sais pas.

Je voulais rien dire, car à ce sujet j'ai jamais rien dit à personne, même pas à la personne concernée.

J'ai parcouru des dizaines de kilomètres, pourtant je n'aime plus conduire. Des dizaines d'arbres et de haies, de stops, de cédez-le-passage, de feux, de voitures, de camions plus tard, le vert du bocage m'est apparu. Il apparaît d'ailleurs lorsque soudain, en s'enfonçant dans la Manche, on ne sent plus le même air, l'air de la mer, l'air de la presqu'île de la Hague.

J'ai reconnu la petite ferme, pourtant je l'avais laissée là depuis presque cinquante ans.

On m'a accueilli gentiment.

Je suis monté dans sa chambre. Son corps reposait paisible, ses cheveux blancs remis en chignon, elle ne les avait donc jamais coupés. Je ne l'ai pas reconnue, mais elle ne devait pas me reconnaître elle non plus de là-haut. Je me suis assis sur la chaise de paille et j'ai regardé les photographies de ses enfants, de son mariage, de ses petits-enfants soufflant leurs bougies d'anniversaire.

Et ma vie s'est déroulée tranquillement d'un coup devant moi, ma vie en un mot. La fois où je l'avais embrassée avec les yeux, un été où je lui avais pris la main durant deux petites heures le temps d'une promenade entre jeunes, une réunion entre paroisses, juste après guerre. Ces quelques heures dans mon souvenir se sont prolongées durant des

années. J'avais pensé alors qu'elle deviendrait ma femme et que je lui demanderais de m'épouser.

En marchant avec sa main dans la mienne, j'avais eu le sentiment de l'amour.

Il me traversait pour la première fois. Je ne l'ai connu que deux coups dans ma vie.

Mais dans mes dix-sept ans d'alors, j'avais eu trop à penser et j'avais reporté ma demande, sans me déclarer.

Je regardais sa dépouille déjà depuis un moment de temps quand l'émotion m'a pris, mais je n'ai pas pleuré. Les larmes, c'est quand on regrette et qu'on se sent coupable de quelque chose.

Ma jeunesse défilait dans cette chambre où le corps d'une femme morte dans mon cœur depuis si longtemps reposait.

Longtemps dans ma vie jusqu'ici, j'ai prié pour elle, pour le choix qu'elle avait fait – le bon choix – pour son bonheur.

Elle ne m'a pas choisi comme fiancé puis comme mari, c'est ainsi. Quel cornichon ! Je ne lui avais pas dit que je l'aimais tellement j'avais eu peur qu'elle me refuse, que mon père me la refuse, que son père aussi me la refuse. Je me sentais si minuscule vis-à-vis d'elle, de par le fait peut-être que j'avais obtenu mon certificat d'âne, de ne pas avoir eu mon certificat d'études. J'ai revu mon chagrin durant mon service militaire, quand j'avais appris qu'elle s'embarquait avec un autre, trois ans après notre promenade si sage. Puis ma grosse déprime, lorsqu'elle s'est fiancée.

Tu vois, elle était là, avec ces années passées et sa mort qui l'avait prise. Et j'ai revu ce jour, alors qu'il était encore temps, où elle était venue à ma rencontre sur la route et que je n'avais pas osé lui dire « je t'aime ». Pourtant, pour moi le service militaire c'était fini. Je n'avais pas osé lui avouer mes sentiments. Nous nous étions adossés contre la barrière d'un de mes champs, sans témoins, et même si j'avais répété la scène mille fois pas un mot d'amour n'était sorti de ma bouche. Ce silence idiot par honneur pour son fiancé, je le regrette aujourd'hui, car je l'ai perdue à jamais.

Je m'étais effacé, « tout pour les autres », Paul après.

Peut-être qu'elle aurait renoncé à ses projets et que je serais veuf après des an-

nées heureuses près de cette si jolie et si douce femme.

Ce serait aujourd'hui, je lui écrirais, je ne me tairais pas. À soixante-dix-neuf ans tu as depuis longtemps compris que dans les aventures d'une existence, lorsqu'il est encore temps, tout se répare.

Sur cette petite chaise de paille, j'ai eu un moment à nous deux, je lui ai dit combien j'avais été bête. Je suis content, maintenant elle le sait.

J'ai senti encore sa main dans la mienne.

Dans un moment pareil, tu ne te demandes pas à quoi ça a servi d'être « venu en vie », non, tu te demandes seulement si sans l'amour d'une compagne ça valait le coup de vivre.

Ça, je ne saurai jamais.

Enfin je suppose que je ne saurai jamais parce qu'on ne vit sur terre qu'une fois (en principe) !

En un mot j'ai revu ma jeunesse, ce moment où, dix ans après mes deux déceptions amoureuses, à trente ans, j'ai su que j'étais fichu. Que je resterais « vieux gars ». C'était le jour de la noce de mon grand copain d'enfance. Il m'avait invité avec sa fiancée si gentille, j'ai vu leur bonheur sur leurs visages et j'ai su que ce bonheur ne serait jamais pour moi.

Le jour de leur mariage, et après avoir renoncé une seconde fois à m'engager d'amour avec une jeune femme qui pourtant voulait de moi, mais qui habitait à des centaines de kilomètres de mon pays, la vieillesse m'était tombée dessus. Je m'étais senti terriblement vieux et usé,

décalé, avec tous ces jeunes couples et leurs enfants galopant en tous sens. Je devais reprendre la ferme et protéger ma mère et mon petit frère, tout comme mes sœurs. Mon père venait de mourir en laissant un orphelin de treize ans.

J'avais promis au père. Je lui avais fait une promesse, celle de marcher dans ses pas et de reprendre ses mains pour protéger sa terre.

Jamais, je me suis dit cette nuit-là, je n'aurai de compagne, jamais je n'aurai de descendance et cela, je l'avais ressenti comme une aspiration de mon énergie, un découragement très important.

Dès lors, je n'avais plus eu de force pour penser que cela aurait pu m'arriver, et l'histoire m'a donné raison. Je ne me suis jamais empâturé, marié donc.

Heureusement je me suis consolé avec la joyeuse équipe formée par mes frères et sœurs, mes sœurs célibataires qui vivent encore avec moi et ma famille agrandie par le mariage de mes frères et la naissance de leurs enfants.

Le continuel boulot de la ferme m'a empêché de penser, de ressasser. Quand tu travailles du corps tu ne travailles pas du chapeau.

Mon amie d'avant mes vingt ans, je l'ai espérée et aimée en secret jusqu'à maintenant. Tu l'as compris, la vérité aujourd'hui c'est que je serais devenu centenaire pour elle, pour l'attendre même très vieux, même pour une heure si elle était redevenue libre. Je lui aurais parlé, mais elle est partie avant son mari... On aurait peut-être fait comme

des gens de maintenant, qui se lancent dans l'amour même après quatre-vingts ans.

Je me suis assis, seul à seul avec elle. J'ai pourtant appréhendé sa mort avant la mienne et, bizarrement, ce moment de vérité m'a apaisé.

J'ai pensé lui demander pardon, mais pardon de quoi ?

Puis les croque-morts sont venus la déposer dans son cercueil. Pendant l'enterrement, j'ai changé de place, hébété non pas de chagrin mais d'incertitudes. Mon esprit a cessé de fonctionner quelques instants. La douleur n'est pas venue. Elle a eu la belle vie qu'elle méritait, qu'elle avait choisie, et ça, je l'ai respecté. J'ai gardé en moi sa souffrance pendant sa longue maladie. Heureusement, on ne

m'a pas demandé de lire une prière durant la cérémonie.

Puis je suis rentré.

Le lendemain, j'ai repris ma vie sans en parler à personne.

L'horloge

Notre horloge « Marchand d'Equedreville », poids en fonte bien lourds, est née avant moi, j'ai pas connu sa naissance mais elle a accompagné la mienne. La matrone du village, l'accoucheuse, a regardé ses aiguilles au moment où je suis venu au monde, dans la maison où je vis encore. Notre vieille caisse vient des anciens, des arrière-grands-parents, même plus vieux peut-être. Elle a réglé ma vie et marche à l'heure solaire. Françoise, ma sœur née en 1937, la remonte chaque semaine en râlant la même phrase :

— Vieille garce, dire que la semaine est passée !

En marquant notre temps elle rythme notre semaine de huit jours, celle venant de dégringoler et on repart pour une autre. Le temps, ça passe, ça décline, en revanche ça paraît quand même moins à l'heure solaire. Notre horloge en dit long sur l'échéance de nos existences qui nous poursuit comme un huissier de justice. Elle possède un petit décalage, très léger, j'ai bricolé le rivelin, le filin usé, rendu mou avec les années. J'ai entortillé un vilain nœud. Elle déconnait trop, ça nous mettait en avance !

Et chez nous, nous aimons prendre notre temps.

Il y a quinze ans, elle a connu un événement grave. Quand je l'ai vue sur la table, éventrée, en morceaux, j'ai pensé :

— T'es raide, ma pauvre vieille !

Certainement qu'on ne choisit pas sa mort, l'horloge n'avait pas choisi sa panne, l'usure à l'évidence. Quelqu'un de ma famille l'a prise chez lui sous son bras. Il a joué au dentiste avec elle, faut dire qu'il est doué pour réparer.

Le rouage, comme les mâchoires des vieux, avait perdu une dent, un cran de cuivre indispensable à son mécanisme. Ce cran mâchouillé l'empêchait de se réenclencher, alors il lui a rectifié le dentier. Un bon coup de lime et hop ! elle est repartie comme en quarante. Je la jalouse un peu depuis, mes mauvaises dents broyées m'obligent à mâcher du côté droit, je devrais aller chez le dentiste, mais j'ignore si des fois ça vaut le coup de réparer une bagnole en fin de course comme moi, enfin bref, je ne mâ-

che plus que d'un côté. L'horloge, elle, depuis son séjour chez son chirurgien d'occasion, a toujours ses deux mâchoires intactes.

Les vieilles garces, on le sait, ont la peau dure !

Durant quelques jours, lors de sa réparation, on a été privés du tic et tac. Maman n'arrivait plus à tricoter, le tic-tac des secondes lui manquait, elle sautait les points de son tricot depuis si longtemps rodé à son mécanisme. Lorsqu'on vidait la maison pour les *cllos*, nos champs, et qu'on partait bosser tous les trois, mes deux sœurs et moi, la pauvre maman se sentait abandonnée dans ce silence. À notre retour elle nous demandait avec impatience :

— Mais quand est-ce qu'elle revient, la vieille ?

L'horloge, pour elle, ça lui faisait une compagnie, un bruit de fond dans la maison.

L'horloge, une fois revenue, a hérité d'un faible décalage, un mal pour un bien car maintenant, naturellement, elle s'est mise à l'heure terrestre. À croire qu'elle sait compter. On entrevoit un léger écart, c'est perceptible depuis des décennies. Cet écart dont on parle parfois dans les émissions des savants.

D'ailleurs, il y a soixante-dix ans le soleil se levait un peu plus décalé par rapport à la Vierge qui, elle, n'a pas bougé, placée sur notre cheminée. Le soleil passe par le même carreau de fenêtre

mais avec deux centimètres de différence. Je l'ai observé.

Notre grosse caisse se prend pour la pendule universelle et joue de la musique. Elle sonne les demi-heures en tintant d'un coup, et les heures par autant de *dong* que le nombre d'heures. Pour les heures, elle recommence son tintamarre une minute après avoir sonné la première fois, comme ça quand tu dors, si t'as pas compris l'heure qu'il est, elle te le rappelle : *dong, dong, dong, dong, dong*, avec pour finir un léger couinement de cinq heures. De ton lit, tu as beau l'engueuler, elle recommence son tintamarre, tu n'as plus qu'à te mettre le traversin sur les oreilles.